L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 2 DECEMBRE 1889. — 63ème Année

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 2 DECEMBRE 1889.

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hodgson, au No 147 rue South Rampart, près de la rue Girod, bouilloires, machines, pompes, etc.

Par E. Curtis, sur l'avenue Washington, entre les rues Camp et Chestnut, le contenu de la résidence Burnside, comprenant meubles de salon, de salle à manger, de vestibule, cristaux, plaqués, faïences, tapis, étagères, etc. Aussi, la plus belle galerie de peinture du sud.

Par le shérif, aux Nos 218 et 220 rue Erato, le contenu d'un établissement de pompes funèbres, consistant en chevaux, voitures, corbillards, cercueils, etc.

Par Baumgarden & Friedrichs, au coin des rues Bienville et Marais, un lot de groceries, etc.

Les traités de commerce en France.

Un article de M. Amédée Martau, dans la "République Française".

Le *Soleil* se montre—et avec raison—préoccupé de la prochaine échéance des traités de commerce. Il se demande avec quelque inquiétude s'il faut les renouveler ou non. En tout cas, dit-il, c'est une question fort controversée et qu'il faut examiner de fort près.

Et notre confrère se livre à un commencement d'examen. Un des grands arguments contre les traités de commerce, c'est, le *Soleil* le répète après tout le monde, l'obligation que crée à la France l'article 11 du traité de Francfort d'accorder à l'Allemagne le traitement de la nation la plus favorisée; et cela sans réciprocité, puisque l'Allemagne ne fait point de traités, en dehors de quelques conventions spéciales ne comportant qu'un nombre restreint d'articles.

Le pivot de la question—"pivot" n'est pas tout à fait exact selon nous, car il y a bien d'autres arguments à invoquer,—le pivot de la question serait donc cet article 11 et les obligations qu'il nous impose. Faut-il, pour nous y soustraire, rompre nos relations avec les grandes puissances à traité? Voilà la première question que pose le *Soleil* et à laquelle il ne répond pas d'ailleurs.

Mais il examine, au préalable, la situation que fait à notre industrie et à notre commerce cet article 11 et il n'est pas loin de conclure, par les chiffres qu'il donne, que cette situation n'est pas aussi défavorable qu'on l'a pu supposer et qu'elle ne semble pas présenter des raisons suffisantes à une rupture générale des traités.

Le *Soleil* ne le dit pas expressément, mais il le laisse entendre, car, après avoir analysé les chiffres de notre commerce avec l'Allemagne pendant les cinq dernières années et avoir constaté une différence annuelle d'environ 46 millions à notre détriment, il conclut que ce n'est pas là une différence *colossale* sur un mouvement d'échanges s'élevant à 666 millions par an: de là à trouver que tout est bien, il n'y a qu'un pas.

Or, c'est à *cet exposé* de la question que nous voulons répondre tout de suite pour détruire une illusion à laquelle a cédé le *Soleil*, comme beaucoup d'autres avant lui, en prenant les chiffres en bloc sans les examiner de près, comme nous allons le faire.

Oui, notre exportation en Allemagne flotte, année moyenne, aux environs de 300 millions de francs; elle a été, en 1888, de 308 millions. Mais il faut voir comment se décompose ce chiffre, et s'il ne comporte exclusivement que des *marchandises françaises vendues à l'Allemagne*. En d'autres termes, il faut voir si l'Allemagne est, pour 308 millions, la cliente de notre industrie et de notre agriculture.

Le tableau du commerce général de la France va nous répondre pour quelques points. Nous y voyons figurer, au chapitre de l'exportation en Allemagne, au commerce spécial, comme produits français ou francisés, des cotons bruts pour 16,052,000 francs. On ne dira pas que ce sont là des marchandises françaises. Non, ce sont des cotons qui transitent du Havre en Alsace et qui ne sauraient être comptés à l'actif de nos *ventes*. Autant en peut-on dire pour 14,256,000 francs de soies grèges et bourres de soie, entrées par Marseille et acheminées, après quelques opérations commerciales, vers Crefeld: autant aussi des 13,064,000 francs de laines en suint qui, pour les neuf dixièmes, ne sont pas d'origine française.

Voilà déjà pour plus de 43 millions de francs de marchandises qui ne sont pas d'origine française. A la vérité, elles ont traversé la France, laissant quelque bénéfice aux mains de nos négociants et de nos chemins de fer; mais comme, dans l'état des choses, elles sont exemptes de droits de douane, il est vraisemblable que sans le traité de Francfort et les stipulations de l'article 11 elles auraient suivi le même chemin et qu'elles le suivront encore, avec ou sans traité, surtout si nous avons des moyens de transport rapides et de bons tarifs de chemins de fer.

Voilà un premier point; il y en a un autre que nous allons exposer.

En consultant ce même tableau du commerce extérieur, nous voyons que la Russie n'importe directement chez elle que pour une dizaine de millions de francs de nos marchandises françaises. Or, c'est un chiffre évidemment au-dessous de la vérité.

En effet, si nous nous reportons aux statistiques russes, nous voyons que l'importation française, en Russie, pour 1888, y est indiquée pour 13 millions 242,000 roubles, soit, en francs, 53 millions. Or, notre statistique française ne porte que 10 millions. Pourquoi?

C'est bien simple; consultez le premier venu des commissionnaires en marchandises, il vous le dira. Les marchandises de valeur, les tissus, les modes, vêtements, etc., à destination de la Russie, sont acheminées par ou à travers l'Allemagne. Or l'Allemagne a un système de tarification très favorable au groupement. Tout article voyageant isolément paie fort cher; mais, chargé avec d'autres dans un wagon complet de 5 tonnes, la taxe en est fort réduite. Cela étant, les commissionnaires qui ont des envois à faire en Russie les consignent à un correspondant allemand à la frontière, en entrepôt; celui-ci les groupe avec d'autres et les réexpédie vers la frontière russe.

Mais la douane française, à laquelle on n'a pas donné la destination définitive, a fait la sortie pour l'Allemagne et porté l'exportation au compte de cette puissance. C'est ce qui se fait aussi sur une échelle plus grande pour ceux de nos produits qui passent par l'Angleterre et vont s'y embarquer pour leur destination définitive et réelle.

Donc, et d'après cela, la presque totalité de notre exportation en Russie figure au compte de l'Allemagne qui en bénéficie pour la différence entre 53 millions et 10 millions, c'est-à-dire pour 43 millions de francs au moins.

Même [...] pour l'Autriche et la Hongrie. [...] que ces deux puissances ne [...] que pour une vingtaine de [...] marchandises. Or [...] comptes de [...] Hongrie qui [...] importation de [...] pour 1888, une [...] montant à 7,397,000 florins, soit 1[...] millions 232,000 francs. Il n'est pas [...] que l'Autriche n'importe dava[ntage] [...] malheureusement nous n'avons pas [...] chiffre sous les yeux.

Quoi qu'il en soit, il y a là encore une assez jolie somme portée au compte de notre exportation en Allemagne et qui n'y figure que grâce à la pratique du système que nous avons indiqué.

En se récapitulant, on arrive à ceci: 40 à 45 millions de matières premières, non françaises; 50 millions environ de produits français transitant par l'Allemagne, mais ayant pour destination la Russie, l'Autriche-Hongrie et la Serbie, voilà ce qu'il faut retrancher de notre compte d'exportation en Allemagne, si l'on veut avoir la véritable balance de nos échanges avec ce pays.

Or cela infirme singulièrement, il faut bien en convenir, la thèse de ceux qui disent: "Mais quoi! l'Allemagne, de son côté, nous achète beaucoup; donc l'article 11 nous est aussi à [...]."

Voilà pour près de 100 millions de marchandises qui sont portées au compte de notre exportation en Allemagne et qui n'ont rien à faire ou à voir avec cet article-là.

Les statistiques sont une fort belle chose, mais il faut savoir les lire; sans cela, on combien d'erreurs elles peuvent entraîner!

FEUILLETON.

UN MYSTÈRE.

PAR HENRI GREVILLE.

(Suite.)

Après avoir patiemment attendu un changement de temps pendant trois jours, les deux femmes prirent le parti d'abréger leur voyage et de rentrer à Paris; là, au moins, elles ne se sentiraient pas transpercées par l'humidité glaciale des vents d'équinoxe.

Dès leur retour, Mme Montelar s'informa de ceux de ses amis qui se trouvaient dans la ville ou dans un rayon rapproché; le nombre n'en était pas grand. Elle s'arrangea néanmoins pour les voir. On lui fit partout l'accueil le plus cordial et on lui promit d'aller la visiter. Relativement à Mme de Beaurand, l'attitude fut différente selon les milieux et les tempéraments. Dans certaines maisons, on s'informa d'elle avec une curiosité mal dissimulée; dans d'autres, on affecta d'en parler le moins possible; partout, Mme Montelar obtint la certitude que sa nièce était gravement compromise.

—Ecoutez-moi bien, dit-elle à une de ses plus anciennes amies qu'elle était allée voir à Saint-Germain; il faut me prendre comme je suis, vous le savez, je pense, depuis les quarante et quelques années que nous nous connaissons. Eh bien! je suis avec ma nièce et pour ma nièce, et telle je resterai jusqu'au bout. Donc, si vous m'aimez, il faut vous arranger de nous deux ensemble.

—Ma chère amie, lui fut-il répondu, je parlerai avec une franchise égale à la vôtre. Si j'étais seule, je braverais le monde à vos côtés; mais j'ai un fils marié et un gendre; il m'est impossible d'exposer les deux jeunes femmes à des ennuis dont on ne peut prévoir la portée; j'irai vous voir en particulier, avec beaucoup de joie; j'irai à votre jour l'après-midi, mais n'exigez pas que je vous amène ma fille ou ma bru....

—Et ne m'amenez pas votre nièce! J'ai compris, répliqua Mme Montelar. Il y a un an, ou seulement six mois, un tel langage m'eût révoltée; depuis, j'ai pris beaucoup d'indulgence pour les petites.... faiblesses, et je dois dire que c'est Mme de Beaurand qui m'a enseigné cette vertu-là. Aussi je ne me brouillerai pas avec vous pour ce que vous venez de me dire; je vous remercierai même de me conserver assez d'estime pour ne point me mettre à l'écart de vos relations; mais cela ne m'empêchera pas de penser qu'à mon âge, et après quarante ans d'amitié réciproque, vous me croyez assez bête pour m'être entichée d'une femme indigne de mon estime, car, si j'ai compris, c'est le fond de votre pensée!

Après quelques circonlocutions, l'aveu en fut fait.

—Eh bien, ma chère, je ne souhaite pas, assurément, que pareille catastrophe arrive jamais dans votre famille; mais, si tel était le cas, je vous souhaiterais d'avoir affaire à une femme telle que Mme de Beaurand. Et maintenant, quand vous me ferez l'amitié de venir, vous serez toujours la bien reçue.

Au moyen de deux ou trois visites de ce genre, Mme Montelar se créa une *fort* jolie collection de personnes disposées à la plaindre, ce qui est une des pires *formes* de la malveillance.

Elle n'en porta la tête que plus haut, étant douée d'un caractère à la fois despotique et chevaleresque, qui lui donnait dans les grandes circonstances une attitude héroïque et hautaine tout à fait digne de sa race.

Cependant elle sentait la faiblesse de sa situation; dans une famille où il n'y a plus qu'un seul descendant mâle, si celui-là vient à mourir tout s'écroule, et c'est ce qui serait arrivé aux Beaurand, même sans l'appoint formidable de la catastrophe où Raymond avait disparu. Pour soutenir deux femmes isolées, il fallait le bras d'un homme, et cet homme n'existait pas. Alors, à bout de ressources, et sans consulter Estelle, qui n'eût pas été de cet avis, Mme Montelar écrivit une longue lettre à Théodore Benoist, le priant de venir lui parler.

"Vous avez été, lui dit-elle, le meilleur ami de Raymond; à ce titre, je vous demande de venir au secours de celle qui a remplacé sa mère,—et de sa veuve."

Lorsqu'il reçut cette lettre, Benoist était en pleine vendange. Une récolte exceptionnelle versait, comme un fleuve ambré, les raisins mûrs dans les pressoirs qui criaient sous les efforts des vis; les cuves débordaient d'un moût généreux dont l'odeur grisait jusque sur les coteaux les garçons robustes et les belles filles employées à la cueillette.

Après avoir médité une demi-heure environ, Théodore, la lettre à la main, vint trouver sa mère qui, assise sur une chaise de paille, regardait monter vers les celliers des Pressoirs la procession des vendangeurs et vendangeuses courbés sous les hottes débordantes de grappes, pareille aux Théories antiques.

—Maman, dit-il avec la douce appellation enfantine, qui ne semblait pas étrange sur ses lèvres d'homme, tant il y mettait de tendre confiance, voulez-vous lire ceci?

La vieille vigneronne jeta un regard vif sur son "garçonnet," qui détournait la tête, et lut la lettre lentement, avec soin; la grande écriture aisée de Mme Montelar ne lui paraissait pas difficile à déchiffrer, mais elle voulait se rendre compte des moindres mots.

—Je crois, mon fils, dit-elle en lui rendant le papier replié, qu'il y a là-bas pour toi de la peine et des difficultés; mais, tu sais ce que je t'ai dit, je ne crois pas, moi, que la veuve de ton ami mort soit une criminelle. Sa tante ne le croit pas non plus, et j'ai idée qu'elle et moi nous avons raison. Quoique nous soyons au milieu de notre travail, et que ta personne me soit bien nécessaire ici, va voir ce qu'on te veut, et fais ce que tu pourras. Ces dames sont seules au monde, plus que seules, puisque le monde est méchant avec elles.... Sois un homme, et sois juste, surtout. Et puis, reviens dès que tu pourras, parce qu'il y a bien de l'ouvrage ici, et que je suis trop vieille pour tout faire à moi seule, comme autrefois.

Elle regarda les vendangeurs, qui d'un flot ininterrompu montaient toujours vers les celliers, pour redescendre d'un pas alerte, avec des cris et des plaisanteries.

—Je vous comprends, maman, fit Théodore en se penchant vers elle avec tendresse, et je vous remercie.

—Attends mon fils, encore un mot. Je t'ai dit qu'il y a de la peine pour toi là-bas: il y en a de toute façon; cette dame est de grande famille et ne se souciera pas d'un vigneron.

—Ah! ma mère, interrompit Théodore avec une ombre de rudesse, il n'est point question de choses pareilles. Ne vous ai-je pas dit ce que je ne peux me tirer de l'idée? Et elle le sait bien, allez! Je ne veux pas me forcer à l'estime, mais je suis sûr qu'elle me déteste!

—Eh bien, mon fils, porte ta peine! Et, si elle est trop lourde, viens la conter à ta vieille mère: elle ne saura pas te consoler, car ces peines-là, ça ne se console pas, mais elle t'aimera, et c'est ça qui aide!

[...] de tous ces gens, gars et filles de belle humeur, ils ne pouvaient s'entendre; ils échangeaient un long regard, plein de [...] tendresse et profonde.

—Alors je prends le train de cinq heures, dit Théodore; il en est grand temps, j'ai le temps...

Il [...] la maison et peu après on le vit [...] pour le voyage. Il avait [...] de velours marron, quitté le [...] de propriétaire, et l'habit de chasse [...] vêtu, comme [...] Parisien qui se respecte.

—Je t'aime mieux en vigneron, lui dit sa mère en le voyant. Comme ça, tu as l'air d'un monsieur; autrement, tu es bien mon fils, vigneron comme ton père!

—De toute façon, ma mère, je suis bien votre fils! dit-il en l'embrassant, cette fois en vigneron.

Les vendangeurs s'étaient arrêtés sur le seuil des pressoirs, surpris de le voir la valise à la main.

—A demain, mes enfants, leur dit-il d'une voix forte; la journée n'est point finie, et il y a du soleil de quoi vous chauffer pendant deux bonnes heures encore. Les pressoirs ne demandent qu'à travailler!

On lui répondit par un joyeux hourra, et les filles se relevaient au signe de danse.

—Tu reviendras demain, ou un autre jour, lui dit sa mère en l'accompagnant jusqu'au seuil de la cour; tu sais ce que tu as à faire, je n'ai rien de plus à te dire.

Il attacha sur elle ses beaux yeux profonds avec une tendresse infinie.

—Vous êtes une vraie femme du bon Dieu! lui dit-il à demi-voix; mon père a été heureux par vous, et je suis fier d'être votre fils. Allez, maman, allez régner sur tout ce peuple qui vous respecte et qui vous aime; avec votre bonnet de toile blanche, vous êtes plus reine que celles qui portent une couronne.

Il l'embrassa encore une fois et la regarda remonter; d'un pas alerte elle retournait aux pressoirs; il la vit dire un mot d'encouragement à celui-ci, de reproche à celui-là, toujours sans rudesse ou sans flatterie; elle s'assit, dorée par les rayons du soleil qui descendait rapidement, entourée de grappes et de corbeilles, comme une Pomone rustique, dans toute la splendeur de sa divinité champêtre.

—Ma chère sainte femme de mère! fit-il avec un élan d'adoration.

La locomotive parut au détour de la Loire, sous un blanc panache de vapeur qui s'enroulait dans les peupliers, et le sifflet se fit entendre, répété par les échos.

Théodore prit sa course, arriva en même temps que le train à la station, et roula sur Paris, pendant que les clartés du couchant faisaient une auréole à son coteau.

XVII

Théodore était passablement troublé quand il se présenta chez Mme Montelar. Dans son portefeuille, il avait le petit paquet remis par André Bolvin, et, dans une poche séparée, la fameuse enveloppe. Pourquoi ce partage? Il n'eût pu le dire. A maintes reprises, il s'était répété que son devoir était de le réunir sur-le-champ, et pourtant il n'en avait rien fait.

Mme Montelar le reçut dans son salon particulier, avec une certaine affection, bien différente de l'attitude un peu froide qu'elle observait jadis. Dès le premier coup d'œil, Benoist s'aperçut qu'elle était très changée: le coup qu'elle avait reçu à la mort de son neveu avait continué à produire ses effets, alors même qu'elle avait paru s'en remettre, et, pour ceux qui ne l'avaient pas vue depuis quelque temps, il était évident que sa santé devait être gravement ébranlée.

—Je vous ai prié de venir, dit-elle, malgré le dérangement que vous cause mon appel précipité, parce que je me vois dans une impasse, et que, seule, je ne puis en sortir. Ce n'est pas que je manque de conseils; j'ai de vieux amis, j'ai des hommes d'affaires; mais j'ai reconnu que mes amis ne se souciaient point de moi, et les hommes d'affaires n'ont rien à voir ici. Vous avez aimé Raymond; je crois vous avoir toujours témoigné assez d'estime et d'amitié pour vous inspirer quelque affection; aidez-moi, et je vous en aurai une vive reconnaissance.

Tout ceci avait été dit d'un ton calme; mais la voix tremblait légèrement, et le beau visage de la vieille femme décelait une émotion profonde. Théodore en fut ému. En quelques mots, il assura Mme Montelar de son dévouement et la pria de lui expliquer ce qu'elle attendait de lui. Elle lui raconta alors l'aventure du concert à Saint-Aubin, puis l'accueil trouvé par elle chez ses amis.

—Il est clair, dit-elle en terminant, que la vie ne sera pas possible dans le monde pour nous cet hiver; eh bien, je ne permettrai jamais à de misérables [...] de mettre obstacle à mon existence sociale. Depuis ma naissance jusqu'à ce jour j'ai toujours marché la tête haute, et je mourrai de même. On veut que j'abandonne Estelle; je ne l'abandonnerai pas: c'est une Beaurand, elle porte maintenant le nom de mon frère; c'en serait assez pour me la faire protéger, si par elle-même elle ne méritait pas tous les respects.

Théodore l'avait écoutée avec déférence; il semblait attendre qu'elle ajoutât encore quelque chose; comme elle gardait le silence, il dit:

—Que désirez-vous de moi, madame?

—Que vous m'aidiez à confondre l'infamie, à faire éclater l'innocence de ma nièce. Il doit y avoir des moyens.... cherchez! N'a-t-on pas dit qu'elle avait tué son mari, parce qu'il y avait du sang sur sa robe? Vous avez bien vu, vous, qu'elle ne l'a pas tué!

Théodore fit un mouvement. L'énormité de cette accusation l'avait frappé violemment, et il se sentait ébranlé lui-même.

—Non! elle ne l'a pas tué, j'en puis prêter serment, dit-il avec vivacité. Ceci est véritablement monstrueux.

—Ah! Eh bien, vous allez m'aider à la défendre? s'écria Mme Montelar.

Le jeune homme se sentit repris par toutes ses incertitudes.

—Défendre Mme de Beaurand? A quel titre, chère madame? Mon intervention serait des plus fâcheuses.... dit-il.

—Si vous aviez confiance en elle, vous trouveriez bien un moyen! Et la vieille dame [...]. Malheureusement, vous aussi, vous êtes du nombre de ses ennemis....

—Permettez.... fit Théodore, cherchant à se disculper.

—J'avais pensé que votre esprit chevaleresque vous ferait vaincre l'antipathie bizarre que vous semblez éprouver à l'égard de ma nièce; je vois que je m'étais trompée.

Mme Montelar détourna son visage et essuya furtivement une larme; elle éprouvait une humiliation réelle.

—Chère madame, dit Benoist, soyez sûre que mon sens de la justice est assez fort pour me faire revenir d'une erreur. J'ai cru, je l'avoue, que Mme de Beaurand pouvait savoir quelque chose d'important que nous ignorons, et qui aurait jeté un jour nouveau sur le mystère de la mort de Raymond. Jusqu'ici, je ne puis encore me faire à l'idée qu'elle n'en sait pas plus que nous. Mais de là à condamner une femme.... une femme dans une situation terriblement délicate et douloureuse, il y a une grande distance, croyez-le bien....

Il s'était animé; pendant qu'il parlait, il croyait entendre la voix de sa mère lui répéter ses conseils de prudence et de justice, et, tout partagé qu'il était entre ses impressions premières et son émotion nouvelle, il sentait qu'il ne pouvait refuser de mieux éclairer son jugement.

—Eh bien, monsieur Benoist, je ne vous demande qu'une chose, reprit Mme Montelar avec vivacité: voyez ma nièce, causez avec elle, tâchez de la connaître. Elle ne se livre pas volontiers, mais elle est la droiture même, et je suis sûre que vous vous en apercevrez bientôt. Qui sait? peut-être dans vos entretiens, si elle voit en vous un ami, vous dira-t-elle, sans s'en douter, quelque chose qui nous ferait comprendre ou pénétrer l'horrible mystère: Raymond avait peut-être des motifs.... mais je m'égare. Tâchez, monsieur, d'obtenir sa confiance; quoique très jeune, elle est d'une sagesse rare, parfois plus sage que moi qui suis vieille, hélas!.... ah! si vieille!

D'un air las, elle s'appuya sur le dossier de son fauteuil, et Benoist vit à quel point elle était ravagée par le souci.

—J'aurai de la peine, dit-il, à gagner la confiance de Mme de Beaurand; mais, chère madame, pour vous, il n'est rien que je ne sois prêt à tenter.... Vous avez été si bonne pour moi jadis, quand j'étais à St-Cyr et quand Raymond m'amenait chez vous en sortie.... et depuis, et toujours......

—Mon cher enfant, dit Mme Montelar en mettant une main sur ses yeux pour cacher les larmes qui jaillirent malgré elle et coulèrent sous ses doigts,—c'est une chose bien étrange à dire, mais en ce moment je n'ai pas d'autre ami que vous.... et ma nièce n'a pas d'autre amie que moi.... Il faut nous prendre en bloc, voyez-vous, il n'y a pas moyen de nous séparer!.... Jusqu'à ce que la mort s'en charge.

Elle défaillit et sa tête roula sur le dossier de son fauteuil. Effrayé, Benoist sonna; la femme de chambre accourut et aussitôt après Estelle entra.

—Ce n'est rien, madame, lui dit Benoist en faisant un pas vers elle; Mme Montelar a éprouvé un moment de faiblesse....

Estelle le remercia d'un signe de tête et courut à sa tante qui, sous sa main délicate, ouvrit les yeux. Sans pouvoir parler encore, elle fit un signe à Benoist, qui le comprit.

—Madame votre tante, dit-il à Estelle, désire que je vous dise quelle confiance elle veut bien me témoigner; pour m'en montrer digne, il faut que je me déclare son serviteur respectueux et dévoué.... et le vôtre.... madame.

Il avait terminé sa phrase sans oser la regarder; il leva les yeux et vit posé sur lui le regard ferme de la jeune femme.

—Je vous remercie, monsieur, répondit-elle.

—Donnez-lui la main, ma nièce, fit Mme Montelar d'une voix faible comme un souffle.

Estelle avança sa belle main fine et loyale; ses yeux disaient: "Ma vieille amie veut que nous fassions la paix; j'y consens, pour la tranquilliser, mais vous restez libre de vos opinions."

Dans le regard de Benoist, elle lut une tristesse qui pouvait être un reproche ou un regret—qui était bien davantage, mais elle ne pouvait pas le savoir.

—Nous reprendrons cet entretien plus tard, dit le jeune homme à Mme Montelar; pour aujourd'hui, je crois que vous avez besoin d'un repos complet; si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai demain.

Trop faible pour répondre, elle avança ses doigts amaigris que Benoist baisa respectueusement. Il se dirigea vers la porte. Estelle marchait un peu derrière lui et franchit aussi le seuil. Quand ils se trouvèrent dans la pièce voisine, la porte refermée sur eux, ils s'arrêtèrent en se regardant.

—Monsieur, dit Estelle, je ne pense pas que votre opinion sur moi ait pu être modifiée par les propos dont j'ai pu être l'objet; si, pour faire plaisir à ma tante, vous avez cru devoir me témoigner des sentiments que vous n'éprouvez pas, je vous en remercie pour elle; soyez certain que je ne m'y méprendrai point.

—Madame, dit Théodore, en faisant un violent effort pour raffermir sa voix, Mme Montelar m'a manifesté un désir très grand de voir en moi un ami véritable; je ne saurais répondre à son attente si je venais à vous autrement qu'avec sincérité.

Elle baissa les yeux, et ils restèrent tous deux immobiles, l'âme pleine de choses heurtées, douloureuses, inextricables, que les paroles ne pouvaient rendre, que l'esprit ne pouvait débrouiller. Depuis quatre ou cinq mois qu'ils pensaient constamment l'un à l'autre, avec des colères passionnées qui ressemblaient à la haine, que ne s'étaient-ils pas dit, sans que chacun d'eux l'eût jamais entendu! Le souvenir de ces apostrophes véhémentes et muettes se dressait entre eux, les empêchait de se parler.

Enfin, Benoist mit une main dans la poche où se trouvait le portefeuille, et l'en sortit. Il y prit le paquet remis par Bolvin et, après une imperceptible hésitation, le présenta à Estelle.

—Je devais depuis longtemps déjà, dit-il, vous remettre ceci.... Pardonnez-moi d'avoir tardé.... Ces papiers sont les derniers qu'ait touchés Raymond....

Elle les prit d'une main parfaitement ferme.

—Ils m'ont été remis, continua-t-il, par le magistrat qui avait tenté de pénétrer les circonstances.... Sa mission était tout amicale et n'a pas abouti.... Ils vous appartiennent....

Elle jeta les yeux sur le petit paquet qui aurait pu contenir tant de choses et qui ne contenait rien du tout, puis les reporta sur Benoist.

—C'est tout? dit-elle.

Il eut honte devant ce regard honnête, d'une tristesse sombre, mais d'une invincible fierté. Ses doigts s'agitèrent nerveusement sur le portefeuille, et il fut bien près d'en sortir l'enveloppe. Mais la phrase de Bolvin lui revint en mémoire: "Gardez-la; je ne serais pas surpris qu'un jour la lettre vînt s'y placer d'elle-même." Il remit le portefeuille dans sa poche.

—C'est tout.

Ils restèrent un instant encore silencieux l'un devant l'autre.

—Je vous remercie, monsieur, dit enfin la jeune femme. Après une courte hésitation, elle ajouta: Pour ceci, et pour le soin que vous avez pris de ma tante. Elle est malade, plus qu'elle n'en a l'air: ce qui est arrivé à Saint-Aubin lui a porté un coup épouvantable. Je crains qu'elle ne vive pas longtemps.... Alors je serai toute seule.... Mais tant qu'elle vit, puisqu'elle a de l'amitié pour vous, soyez bon pour elle, monsieur......

XVIII

En se réveillant le lendemain matin, Théodore Benoist fut surpris de se trouver dans une disposition d'esprit souriante, presque gaie, ce qui depuis bien longtemps ne lui était pas arrivé.

Cet homme aux pensées graves, au cœur sérieux, n'avait, à proprement parler, pas eu de jeunesse. Un désappointement d'amour, à l'âge où ces choses ont une influence décisive sur certains caractères, lui avait laissé une tristesse sans amertume, mais accompagnée d'une sorte de découragement. Le grand amour et le profond respect qu'il portait à sa mère l'avaient empêché, sous prétexte qu'il avait souffert par une d'entre elles, de mépriser les femmes en général; mais il ne s'était point senti le courage de recommencer une semblable épreuve, et l'amour ne venant guère qu'à celui qui le cherche, il avait passé d'une façon presque austère, les années que la plupart des hommes dépensent dans le plaisir ou dans les aventures amoureuses.

C'était à la fois en lui une force et une faiblesse. Sans doute, ayant réservé la fraîcheur de ses impressions et l'énergie de sa volonté, il était bien armé pour le combat de la vie; mais il ignorait beaucoup de pièges, et surtout ceux qu'on se tend inconsciemment à soi-même, et les meilleurs, les plus dignes, sont pris le plus aisément.

Benoist s'en voulait mortellement d'aimer Mme de Beaurand. Le vieux levain de méfiance, le [...] enveloppaient la jeune femme, et ses yeux, d'une atmosphère capiteuse presque effrayante; il la voyait comme on respire un air chargé de poisons enivrants, avec une sorte de crainte, presque d'angoisse.

Vainement il avait lutté contre lui-même pendant ce paisible été passé près de sa mère, dans la vie large et facile d'un riche propriétaire campagnard; la certitude que Raymond s'était tué à cause d'Estelle n'avait cessé de hanter son esprit; tout au plus s'était-il demandé une fois ou deux si la cause du suicide n'aurait pas été en Raymond lui-même.... Mais pourquoi son ami eût-il tremblé devant un aveu, quel qu'il fût, au point de préférer la mort? Et Benoist avait repoussé cette idée.

Le seul fait d'avoir hésité dans une conviction aussi absolue qu'était la sienne adoucissait cependant la pénible tension des nerfs du pauvre garçon; la vue d'Estelle, non plus irritée et se révoltant contre ses soupçons, mais attristée, presque humiliée, par l'injustice indéniable de l'opinion, lui avait apporté un nouvel apaisement.

Il l'aimait mieux ainsi que dans la colère et l'indignation; son cœur lui conseillait maintenant l'indulgence, peut-être le pardon, pour cette créature si rudement châtiée pour un méfait incertain et assurément hors de proportion, il le croyait maintenant, avec le terrible effet qui l'avait suivi. Qu'Estelle eût été coupable d'une imprudence, d'une inconséquence peut-être, il pouvait l'admettre. Une faute véritable? Il n'y croyait plus, même pour un moment.

Sa triste jeunesse, son isolement réel au milieu du monde n'étaient-ils pas bien faits pour l'excuser? Et quelle qu'eût été son erreur, n'était-elle pas cruellement punie? Un peu d'indulgence ne lui était-il pas dû?

Ces pensées vagues et flottantes avaient visité le sommeil de Benoist; son réveil eut cette douceur particulière aux matins qui suivent les grands efforts de volonté, les examens, par exemple. Avec une lenteur bien différente de sa régularité ordinaire, il s'habilla, déjeuna et sortit, trouvant l'air doux, les passants polis et Paris admirable.

Par ordre de Mme de Beaurand il fut reçu au rez-de-chaussée. Le vaste hôtel était bien triste dans son luxe; les parquets cirés luisaient comme des glaces, les peintures et les ors, restaurés pour le mariage, brillaient dans le silence et la solitude. Théodore se sentit ému en revoyant ainsi cette enfilade de pièces, pleines de bruit et de mouvement lorsqu'il y était venu pour la dernière fois; par une impulsion irréfléchie, il pénétra jusque dans le petit salon, où il avait échangé avec Raymond les dernières paroles où s'affirmait leur saine et robuste amitié, et de là il chercha pour apercevoir l'endroit où ses yeux s'étaient arrêtés sur Estelle, pendant qu'elle causait avec ses hôtes....

Là où il l'avait contemplée dans sa blanche toilette nuptiale, il la vit maintenant s'avancer vers lui, vêtue de deuil. Elle avait peut-être grandi; certainement sa taille déjà si noble s'était encore élancée et amincie; sa démarche était plus ferme et plus grave qu'autrefois; on sentait que le fardeau de la vie s'était appesanti sur ces jeunes épaules sans les faire plier. Rapidement, comme s'il se fût avisé d'une indiscrétion, Benoist marcha à sa rencontre.

—Pardonnez-moi, dit-il en l'abordant; je n'ai pu me défendre de retourner là-bas.... c'est là que j'ai vu Beaurand pour la dernière fois.

Estelle regarda le jeune homme bien en face; leurs yeux plongèrent au fond de leurs âmes, et il sentit tout à coup que désormais il ne pouvait plus la soupçonner, même de la faute la plus vénielle.

Une grande honte, accompagnée d'un profond repentir, pénétra Benoist; il baissa les yeux, incapable de rien dire, et suivit lentement, comme un chien soumis, Mme de Beaurand, qui le ramena dans un salon proche du hall.

—Mme Montelar est souffrante, dit-elle en s'asseyant et en lui désignant un siège, elle a gardé le lit et vous prie de l'excuser: d'ailleurs elle vous a expliqué hier, je crois, ce qui la préoccupait. Le mal est sans remède, à ce qu'il me paraît.... pourtant, s'il est possible d'obtenir quelque chose pour assurer le repos de ma tante, il faudrait le tenter, à quelque prix que ce fût.... mais pour elle seulement.

—Seulement? demanda Benoist touché de cette abnégation, dont il sentait l'effort douloureux et caché. Et pour vous-même, madame?

Elle leva fièrement la tête.

—Moi? dit-elle avec une douceur que son geste n'annonçait pas, je n'attends rien, je n'espère rien. Pourquoi me préoccuperais-je de choses que je ne puis empêcher? Mme Montelar m'aime et m'estime, cela me suffit.

Théodore se sentit blessé; mais sa blessure lui causa une douleur sans irritation: n'avait-il pas mérité cela et cent fois plus encore?

—Madame, dit-il à voix basse......

Il s'arrêta. Comment implorer son pardon de cette femme si gratuitement, si odieusement offensée? Le seul fait de s'excuser n'était-il pas une offense de plus? Elle attendait ce qu'il allait dire, force lui fut de parler.

—Madame, reprit-il avec un grand effort, je comprends et j'admire votre dévouement à Mme Montelar, mais ce n'est pas seulement pour elle que vous avez le devoir de lutter, c'est pour vous-même....

—Oh! moi!.... fit Estelle avec un geste de remerciement. Si j'avais le malheur de perdre ma tante, l'opinion du monde m'importerait fort peu!

—On vit dans le monde, pourtant....

Elle secoua négativement la tête.

—J'irais dans un coin de province, dit-elle, je m'y rendrais utile, si je le pouvais; je quitterais le nom qui m'a apporté un si lourd fardeau de chagrins, et je vivrais tranquille, sous celui de ma mère.... Mlle Brunaire; on dirait de moi: "C'est une vieille fille...."

Elle rit légèrement, d'un petit rire triste et court. Il l'écoutait navré.

—Et ceux qui vous aiment? fit-il, sentant lui-même l'absurdité de cette parole et ne pouvant la retenir.

Elle le regarda avec un étonnement profond.

—Mais il n'y en a pas! dit-elle. Mes amitiés de jeune fille se sont envolées dans la catastrophe. Et puis, avec de l'argent, ne me ferai-je pas des amitiés au moins aussi solides, n'importe où?

Benoist garda le silence pendant un instant, cherchant le moyen de lui dévoiler sa pensée. Elle l'étudiait avec une secrète satisfaction: voir troublé devant elle son ancien ennemi était une jouissance qu'elle goûtait mystérieusement.

—Vous êtes bien désillusionnée, dit-il enfin, et si jeune!

—Il y a eu de quoi, avouez-le! dit-elle un peu sèchement. Donc, monsieur, je vous saurai un gré infini de ce que vous pourrez faire pour tranquilliser ma tante; et même, à ce propos, je m'étais dit.... Mais je vais vous donner très mauvaise opinion de moi?

Théodore reçut en plein cœur le regard des yeux d'Estelle qui lui disaient: "N'avez-vous pas eu déjà assez mauvaise opinion de moi, et sans raison! Est-il possible que j'y ajoute encore quelque chose?"

Les siens répondirent: "Ne m'accablez pas, je vous en prie!"

—J'ai pensé que vous, si vous vouliez m'aider, nous pourrions organiser un petit complot pour donner à Mme Montelar l'illusion de quelque joie. Elle est très malade, et je crains que ses jours ne soient comptés.... Notre deuil et son état de santé l'empêcheront probablement de sortir cet hiver; c'est vous qui serez chargé de la faire communiquer avec le monde extérieur.... Ne pourriez-vous, monsieur, lui dire qu'il se produit un revirement en ma faveur.... ou simplement qu'on ne parle plus de moi? Ce sera vrai, sans doute! Le monde ne s'occupe pas bien longtemps des mêmes sujets; il a fallu des circonstances vraiment extraordinaires pour faire de moi son jouet pendant si longtemps.... Ne voulez-vous pas, monsieur, m'aider dans cette œuvre vraiment charitable? Cette femme excellente n'a pas mérité le malheur qui l'accable.

—Vous non plus, madame, dit Benoist en se levant.

Elle baissa les yeux pour savourer la douceur inouïe de cette parole, et ils restèrent silencieux.

—Moi, reprit-elle d'une voix altérée, cela importe peu, je vous l'ai dit....

—Cela importe à quiconque vous respecte, répondit-il en s'inclinant.

Elle s'était levée aussi; quelque chose serrait sa gorge et l'empêchait de proférer un son.

—Monsieur, dit-elle, si bas qu'il dut pencher la tête pour l'entendre, vous ne croyez donc plus que c'est moi.... qui a causé sa mort?...

Il s'inclina si profondément qu'il plia presque le genou.

—Madame, répondit-il de la même voix étouffée, pardonnez-moi d'avoir été si misérable.... c'est que j'aimais mon ami plus que moi-même....

D'un mouvement irréfléchi, elle lui tendit brusquement les deux mains, qu'il saisit et pressa d'une forte étreinte; leurs doigts se dénouèrent et ils restèrent face à face, souriants, les yeux d'Estelle ruisselant de larmes, ceux de Théodore à demi fermés, car il contenait les siennes. Elle reprit haleine du fond de sa poitrine.

—Ah! monsieur, dit-elle, je vous remercie! A présent la vie me sera moins lourde à porter.

Ils causèrent amicalement pendant quelques instants encore, mais ce qu'ils se disaient était étranger à leurs véritables pensées; Benoist prit bientôt congé.

—Désirez-vous que je revienne? dit-il. Mme Montelar a-t-elle besoin de moi?

—Non, répondit la jeune femme. En ce moment, nous nous serions reproché de vous prendre à madame votre mère, qui doit se plaindre de votre absence... Nous nous reverrons cet hiver.

Ils se quittèrent dans le grand hall, si froid, si blanc, sans sa parure de verdure et de tapisseries; mais chacun d'eux se sentait l'âme tiède et claire.

XIX

Un été de la Saint-Martin prolongé au delà de toutes les vraisemblances retint longtemps loin de Paris ceux que leurs devoirs ou leurs plaisirs n'y rappelaient pas impérieusement.

Le silence et l'abstention continuaient à régner à l'hôtel de Beaurand; sauf quelques humbles amis, de ceux que la nécessité ou la reconnaissance attachent à la fortune des grands, Mme Montelar reçut peu de visites, et Estelle n'en reçut point du tout.

Aussi sa surprise fut-elle grande lorsqu'elle s'entendit un jour demander par Mme de Poirey. Le froid d'une journée glaciale avait empêché Mme de Montelar de prendre l'air en voiture vers deux heures, comme elle le faisait souvent, et sa nièce était restée près d'elle pour lui tenir compagnie.

Le premier mouvement de la jeune femme avait été de refuser sa porte; n'y avait-il pas quelque chose d'outrageant dans cette visite, à une heure où l'on n'en fait guère, succédant à un silence inexcusable?

Cependant, une réflexion rapide changea ses dispositions. Il fallait savoir ce que Mme de Poirey avait à lui dire: ce serait peut-être intéressant et certainement instructif; de plus, si, comme c'était probable, la bonne dame, en se présentant à l'heure de la promenade d'Estelle, avait compté s'en tirer en déposant des cartes, la satisfaction maligne de la prendre à son propre piège n'était pas à dédaigner.

Celle qui, suivant l'expression admise, avait servi de mère à Mme de Beaurand fut, en effet, quelque peu désappointée en se voyant introduire: mais on ne peut pas toujours espérer de trouver sortis les gens qu'on va voir par nécessité! D'ailleurs, elle n'était pas fâchée, de son côté, de voir quel visage faisait une femme accusée d'un si abominable crime. Escortée de ses deux filles, elle pénétra donc dans le grand salon où Estelle se trouvait déjà prête à la recevoir.

—Ma chère enfant, dit-elle quand on se fut assis après les inévitables embrassades, je n'ai pas voulu perdre un moment pour venir vous annoncer la nouvelle qui remplit notre maison de joie. Vos deux amies, vos compagnes d'enfance, sont fiancées à deux braves gentilshommes de nos amis; l'un est un voisin de campagne; l'autre est lieutenant au 10me régiment de hussards; mes deux filles sont contentes, mes deux futurs gendres sont ravis, et on célébrera les deux mariages le même jour.

—Je vous fais mes compliments sincères, chère madame, dit Estelle. Elle regarda ses compagnes d'enfance, qui semblaient, en effet, satisfaites de leur sort, et leur adressa quelques bonnes paroles; les jeunes filles, après tout, n'étaient pas responsables de la prudence excessive de leur mère. Elle fut étonnée de se voir répondre avec une politesse cérémonieuse, bien différente de l'ancienne familiarité.

Une onde de souvenirs assaillit Estelle. C'étaient là les amies qu'elle avait quittées six ou sept mois auparavant, dans sa chambre de jeune fille, empressées autour d'elle, attachant à sa personne une fleur, un bijou, amusées de leur rôle de demoiselles d'honneur, et cachant, l'aînée au moins, car la plus jeune lui était sincèrement attachée, une jalousie réelle sous les dehors de la plus tendre amitié.

Que tout cela était loin! Un laps de vingt années, une couronne de cheveux blancs comme celle de Mme Montelar, remplaçant les nattes de jais de la jeune femme, n'eussent pas accusé un gouffre plus profond et plus large. En une seconde, Estelle chassa cette impression, et la tristesse prête à la saisir disparut, remplacée par une fierté tant soit peu dédaigneuse.

—Soyez heureuses, mes chères amies, dit-elle avec une grande liberté d'esprit; le bonheur ne connaît point de conditions absolues; chacun arrange le sien à sa guise; j'espère que le vôtre sera fidèle et fidèle.

Sur chacun des petits museaux chiffonnés parut un sourire de commande, chaque bouche proféra deux ou trois paroles dénuées de sens réel, mais pleines d'à-propos, et les deux paires d'yeux se tournèrent vers leur maman, qui devait avoir encore quelque chose à dire.

—Les mariages sont pour le 29, dit Mme de Poirey avec une légère inquiétude. Il est bien fâcheux que votre deuil ne puisse vous permettre d'y assister; peut-être pourriez-vous venir à la messe, cependant?

—Mon Dieu! pensa Estelle, comme elle a peur de me voir accepter! Elle mériterait un beau oui, bien formel; mais cela ne vaut même pas une taquinerie de ma part.

—Je ne pourrai pas, dit-elle tout haut, Mme Montelar est souffrante; le 29, c'est dans huit jours, je crois? Je ne pense pas qu'elle puisse supporter la fatigue d'une cérémonie dans un délai aussi rapproché, et je ne sors jamais sans elle.

—Vous avez tout à fait raison, dit Mme de Poirey, visiblement soulagée; quelque regret que nous en ayons, nous ne pouvons que vous approuver.

Elle se leva pour partir; la jeune femme l'accompagna jusqu'au hall. L'aînée des jeunes filles lui dit tout à coup:

—Tu viendras voir mon trousseau, n'est-ce pas, Estelle? Il sera exposé lundi et mardi; il n'est pas aussi riche que le tien, mais pourtant il n'est pas mal.

—Oui, fit la mère passablement ennuyée, vous pourriez venir un matin, ou bien vers une heure et demie: à cette heure-là vous nous trouveriez seules, sûrement.

Mme de Beaurand sourit: cette petite insolence, innocente, pour ainsi dire, qui l'eût profondément blessée deux mois plus tôt, lui semblait maintenant irrésistiblement comique dans son inconscience.

—Soyez tranquilles, répondit-elle, j'irai à l'heure où je serai sûre de ne rencontrer personne; il n'y a pas si longtemps que j'ai quitté votre maison, j'en connais encore les habitudes.

—C'est à cause de ton deuil, tu comprends? fit la plus jeune, qui avait rougi de honte en entendant parler sa mère.

C'était une bonne petite fille, encore assez peu habituée au monde pour ne pas songer uniquement à elle-même.

—J'ai compris, ma chère enfant, répondit Mme de Beaurand en lui mettant affectueusement sa main sur l'épaule, et je te remercie. Je vous remercie aussi de votre visite, chère madame; veuillez me rappeler au souvenir de M. de Poirey.

Quand les trois femmes furent dans leur voiture, la maman gronda son écervelée de fille qui avait failli commettre une si grande bévue.

—Peux-tu t'imaginer l'effet qu'elle aurait produit en arrivant vers cinq heures, au milieu de tout ce monde? dit-elle en terminant son homélie.

—Il faut pourtant bien qu'elle voie ce qu'on nous donne! fit la jeune fille d'un air boudeur. Après tout, son trousseau n'était pas beaucoup, beaucoup plus beau que les nôtres, toute riche qu'elle est.

—Elle a très bien répondu, interrompit vivement Odette, et elle a montré beaucoup de tact. Quand je serai mariée, moi, je la verrai!

—Tu ne feras pas cela! gronda la maman.

—A moins que mon mari ne me le défende, tu verras si je ne la vois pas! répliqua la petite rebelle. Et s'il était assez lâche pour me le défendre, je ne l'aimerais plus du tout! Elle a été très bonne avec moi, Estelle, pendant que nous étions au couvent, et je l'aime beaucoup. Et je ne croirai jamais qu'elle soit capable de rien faire de mal, moi! [...] quoi que ce soit!

—Se voilà sage, dit placidement Mme de Poirey. Ne vous mettez pas en colère, mes enfants, car cela vous échauffe le teint et nous avons encore dix ou onze visites à faire avant le dîner.

Après avoir agité avec Mme Montelar la question de savoir s'il convenait ou non d'accepter l'invitation forcée de Mme de Poirey, Estelle se décida pour l'affirmative. En conséquence, le mardi suivant, vers onze heures, elle franchit, pour la première fois depuis le jour de son mariage, le seuil de la maison qui avait été ou qui avait semblé être la sienne pendant une dizaine d'années.

Son émotion fut grande en revoyant ce logis créé pour la circonstance, de même qu'il l'avait été pour elle; c'était elle qui, si peu de mois auparavant, courait d'une table à l'autre, soulevant délicatement du bout des doigts les dentelles et les étoffes soyeuses, comme le faisaient aujourd'hui ses anciennes amies; avec quelle joie enfantine n'avait-elle pas froissé les plis de sa robe nuptiale, ravie de la voir si belle! Elle se souvenait comment le dernier soir, seule dans la chambre où elle ne devait plus rentrer, elle avait essayé sur ses épaules nues, devant la glace, les bijoux qui lui venaient de sa mère; comme les pierres brillaient sur le satin mat de sa jeune poitrine, et comme les étoiles de diamant scintillaient dans ses cheveux noirs! La vision radieuse de ce moment, le dernier de sa liberté de jeune fille, lui fit monter des larmes dans les yeux, pendant qu'elle effleurait d'une main discrète les rubans légers qui nouaient le trousseau.

—Estelle, dit tout à coup à son oreille une voix presque enfantine, quand je serai mariée j'irai te voir, tu veux bien, dis?

Mme de Beaurand se retourna brusquement et vit levés vers elle, pleins d'une flamme généreuse, les yeux d'Odette, dont, au couvent, elle avait été si longtemps la "petite mère."

—Toi! dit-elle, saisie de tendresse et de joie. Tu m'aimes donc toujours?

—Oh! oui. Tu verras mon fiancé..... il est très gentil! Je l'aime bien.... il est très bon; tu l'aimeras aussi. Tu viendras déjeuner chez nous, n'est-ce pas? Tiens, je mettrai pour toi ce service-là! fit-elle en indiquant une petite table couverte d'argenterie et de linge damassé. C'est mon plus joli!

Estelle jeta un regard autour d'elle; à l'autre extrémité du salon, Mme de Poirey et sa fille aînée tenaient un grand conseil avec la couturière. Elle saisit dans ses bras la jeune fille encore toute émue, et baisa passionnément le petit museau chiffonné, en ce moment beau d'une beauté tout idéale.

—Tu es une chère mignonne, lui dit-elle à voix basse, et je t'aimerai toujours pour ce que tu viens de me dire. Que Dieu te bénisse, ma petite fille, pour ta charité et te la rende au centuple en son paradis! Tu as vraiment, aujourd'hui, donné un verre d'eau à un pauvre.

—Alors, tu viendras? répondit l'enfant qui ne comprenait qu'à demi.

—Nous nous verrons, oui, plus tard, quand tu voudras. Pas maintenant.

Elle mit entre Odette et elle l'intervalle d'un pas ou deux, puis se retourna vers Mme de Poirey, qui revenait vers elle. Des paroles et encore des paroles, des politesses mondaines, et Mme de Beaurand quitta la maison de son enfance. Seule, en voiture, elle se sentit si touchée qu'elle fondit en larmes; pendant qu'elle les essuyait, délicieusement émue, auprès de l'image de sa "petite fille" vint se placer celle de Théodore Benoist.

XX

Le mariage des petites de Poirey eut lieu en grande pompe. Mme Montelar et sa nièce envoyèrent des cartes en échange des lettres de faire-part, et un télégramme le jour de la cérémonie; la veille, Estelle avait fait remettre mystérieusement à sa petite amie un bijou précieux, choisi pour elle avec une sollicitude maternelle. Les jeunes couples s'envolèrent dans le Midi, chacun vers sa destinée, et Mme de Beaurand sentit Paris un peu plus froid, un peu plus hostile, quand la fillette l'eut quitté avec son mari.

Benoist avait reparu, après une absence plus longue que de coutume. Sa mère s'était sentie très fatiguée, un peu affaiblie, par la surveillance d'une vendange exceptionnelle, et, l'ayant vainement pressée de l'accompagner à Paris pour quelques semaines, afin d'y consulter la Faculté, il était resté près d'elle. Ce sacrifice avait reçu sa récompense sans tarder; le repos de l'hiver et la joie tranquille de la vigneronne à sentir son fils près d'elle avaient ramené à ses joues les couleurs délicates dont Théodore était fier; les yeux noisette avaient repris leur brillant et leur vivacité, et le sourire muet qui donnait tant de charme à cette physionomie s'y épanouissait à nouveau toutes les fois qu'apparaissait le cher visage du fils. Ils vivaient côte à côte, dans la grande maison sonore, préoccupés de pensées en apparence différentes, mais qui pourtant ne s'écartaient jamais bien sensiblement, car ils songeaient sans cesse l'un à l'autre.

Un froid jour de décembre blanchissait les carreaux des hautes fenêtres, et le reflet d'une légère tombée de neige donnait un charme particulier au crépitement de la grosse souche de hêtre, dans la cheminée. Théodore, plongé dans un fauteuil, lisait le journal; Mme Benoist tricotait, de ses doigts actifs, de bons bas de laine pour son fils, quand il irait, en mars, voir les vignes dans les terrains fraîchement labourés.

—Théodore, dit-elle tout en plantant une de ses aiguilles sous son bonnet de toile.

Il leva les yeux, engourdi et voluptueusement paresseux.

—Tu ne l'as plus [...], mon garçonnet, dit-elle sans arrêter son travail. Les choses vont-elles comme tu veux?

Il ne put s'empêcher de sourire, et sa mère recueillit le regard de ses bons yeux.

—Comme je veux, maman, ce serait beaucoup dire, fit-il, car je ne sais pas bien ce que je veux, hormis de vous voir joyeuse et bien portante. Mais, si c'est de mes amis que vous parlez, les choses vont mieux.

Un éclair de satisfaction illumina le visage de la vieille femme, que le hâle d'été avait déjà quitté; toute blanche sous son bonnet blanc, avec une tendre nuance de feuille de rose aux joues, elle était l'image même de la paix domestique.

—As-tu su pourquoi ton ami avait fait ce mauvais coup-là? Non? Et pourtant tu as le cœur à l'aise? Qu'est-il donc arrivé?

—J'ai réfléchi à vos conseils, maman, et je les ai trouvés bons; la personne que vous savez a bien voulu me pardonner ma sottise et ma méchanceté.

—Ah! vous vous êtes parlé?

—Je l'ai revue; elle soigne à présent la tante de son mari, qui ne vivra plus bien longtemps; les pauvres femmes ont eu du chagrin plus que leur part. Figurez-vous qu'on accuse à présent Mme de Beaurand d'avoir tué son mari! Je sais bien le contraire, moi! et c'est l'horrible de cette calomnie qui m'a fait revenir sur moi-même. Je n'étais ni moins bête ni moins méchant que les autres. Enfin, c'est fini, j'en suis bien aise.

—Tu lui as rendu les papiers?

N'osant mentir, il fit un vague signe de tête que sa mère accepta pour une affirmation.

—Et tu ne sais toujours rien?

—Rien.

Mme Benoist tricotait avec une énergie singulière.

—Tu n'as jamais pensé, dit-elle à demi voix, que ton ami, quand il était jeune, avait peut-être fait une promesse imprudente à quelque femme? Promesse de l'épouser ou je ne sais quoi? J'ai songé bien souvent à cela et je me suis demandé si, fier comme il l'était, il n'avait pas perdu la tête en voyant qu'on l'accusait d'être un malhonnête homme; une fois marié, pourtant, il ne pouvait plus se dédire..... Tu n'y avais pas songé?

Théodore s'était levé d'un bond et parcourait à grands pas la vaste salle à manger.

—Non! Et c'est étonnant! C'est une explication, cela! Ce qui est prodigieux, c'est que ce soit vous, maman, qui en ayez eu l'idée, tandis que moi...... Mais, dans toute cette affaire, je me suis conduit comme un âne! Je me suis entêté à rester sur place..... Maman, vous êtes la femme la plus extraordinaire que je connaisse!

Il prit dans ses mains la petite tête bien faite de Mme Benoist et la baisa sur les deux joues à plusieurs reprises, après quoi il retourna dans son fauteuil, où il s'enfonça dans l'attitude de la méditation.

—Vous devez avoir raison, dit-il après quelques minutes. Mais, seul, je ne puis faire aucune recherche vraiment utile; il faudrait...... Voilà ce qui est impossible!

—Quoi donc?

—Il faudrait chercher dans les papiers de Raymond quelque trace qui permît de remonter dans le passé.... et comment avoir ces papiers?

—Demande-les à sa veuve, fit tranquillement Mme Benoist qui s'était remise à l'ouvrage après avoir rétabli l'ordre de sa coiffure.

—A elle? demanda Théodore interdit.

—Dame! tu ne peux pas les voler, je pense! Il me semble que c'est son intérêt, à cette dame, qu'on sache la vraie vérité!

Après un instant de silence, elle posa son tricot sur ses genoux et regarda son fils.

—Vois-tu, Théodore, si c'était moi qui fusse accusée d'une chose semblable, je ne dormirais ni jour ni nuit, jusqu'à ce que la lumière fût faite.

—Elle ne dort guère non plus! dit tristement Benoist.

—Alors si tu es son ami, tu dois avoir envie de lui donner la paix dont elle a grand besoin. Ensuite, si tu lui plais ou si tu ne lui plais pas, mon fils, ce sera une affaire entre elle et toi; mais ton devoir d'ami, aussi bien l'ami de la dame que celui du défunt capitaine, ce serait de savoir la vérité.

—Vous avez raison, ma mère, dit le jeune homme en se levant; dès que vous n'aurez plus besoin de moi....

—Tu peux partir dès à présent, je me porte bien et n'ai pas grand'chose à faire. Mais écoute-moi, mon fils. Tu as compris que je t'aime et que je veux ton bonheur. Si cette dame prend du goût pour toi, comme elle n'a eu dans sa vie que du malheur, ce sera très heureux pour elle, parce que tu es un brave garçon et que tu te conduiras comme il faut. Mais je suis une honnête femme et ma mère l'était avant moi, comme ma grand'mère avant elle; notre maison n'a compté que des femmes de bien et il en sera de même, s'il plaît à Dieu, tant que la famille durera. Je ne voudrais pas qu'on pût montrer ta femme au doigt et dire: "Celle-là a été cause de la mort de son mari; la preuve en est qu'on n'a jamais su pourquoi il s'était tué." Il faut qu'on sache pourquoi il a fait cela. S'il avait perdu l'esprit, il y a des médecins pour le dire; bref, mon fils, peu m'importe qu'on ait calomnié la femme que tu épouseras, si tu peux prouver aux gens que ce n'est pas vrai. Autrement, je verrais ton mariage avec chagrin. C'est pour cela que je te dis: cherche.... et trouve.

—Vous parlez comme la sagesse en personne, maman, et je vous remercie, fit Théodore, en baisant respectueusement la vieille petite main ridée qui avait repris les aiguilles et rattrapait vivement les minutes perdues. Je vais me mettre à l'ouvrage.

Quelques jours plus tard, Benoist se présenta à l'hôtel Beaurand. Mme Montelar était dans une période de mieux et le reçut avec une joie visible. La pauvre femme s'acheminait rapidement vers l'autre monde, mais elle n'en avait qu'une demi-conscience.

L'hiver lui avait ramené un certain nombre de vieux amis, de femmes âgées, indépendantes, pour ainsi dire retirées du monde, qui mettaient leurs habitudes au-dessus de tous les préjugés; ayant pendant vingt ans passé toutes parties de leurs soirées chez Mme Montelar, de Noël à Pâques, ils ne concevaient aucune raison qui pût les empêcher de faire de même à présent. Avec une politesse indifférente, ils avaient accueilli la présence d'Estelle; elle avait su d'ailleurs se rendre agréable à chacun d'eux de quelque façon discrète, et sa tante s'en était réjouie comme d'un heureux présage.

La visite de Benoist, au lieu de ramener de pénibles souvenirs, comme il l'avait craint, causa donc un grand plaisir à la vieille femme qui le pria de venir dîner. Il accepta, espérant ainsi voir plus aisément Mme de Beaurand en particulier; son attente fut déçue, car Mme de Montelar ne pouvait plus se séparer d'elle; après plusieurs tentatives infructueuses, il prit le parti d'écrire en demandant à Estelle un entretien particulier.

Elle fut très surprise de cette démarche, qui lui causa un certain trouble; cependant elle répondit en fixant un jour et une heure où elle savait sa tante occupée pour longtemps avec son homme d'affaires.

Le cœur lui battait un peu lorsqu'elle descendit dans le salon du rez-de-chaussée, où elle avait reçu ce jeune homme trois mois auparavant; ce jour avait eu tant d'importance dans sa vie, soudainement transformée, qu'elle n'y pouvait songer sans un frisson de joie. Rien de cette émotion ne paraissait sur sa physionomie, sauf un peu d'animation sur les joues et dans les yeux, lorsqu'il s'avança vers elle en lui tendant la main.

En quelques mots, il s'excusa de sa démarche et fit comprendre qu'un motif très grave avait seul pu l'encourager à la faire.

—Vous avez découvert quelque chose? dit Mme de Beaurand avec un grand mouvement intérieur.

—Non; mais ma mère m'a dit que mon devoir était de chercher dans toutes les directions.

—Votre mère? interrompit Estelle. Votre mère a eu la bonté......

—Ma mère vous estime, madame, et vous aime, comme doit le faire toute âme droite qui connaît votre malheur...

Estelle baissa les yeux. Quelle rosée divine que ces paroles, sur son cœur endolori! Il y avait donc au monde une femme de bien qui, sans la connaître, l'aimait et la plaignait.... Sans doute depuis que Benoist lui rendait justice, il avait expliqué....

—C'est ma mère, reprit-il, devinant la pensée d'Estelle, qui a compris votre situation; je devrais dire, pour lui rendre justice, qu'elle m'a ouvert les yeux...

Estelle leva doucement la main droite pour lui imposer silence; il obéit à ce geste.

—Ce qu'il faudrait, dit-il, et j'ose à peine vous le demander, ce serait la permission de voir si dans les papiers anciens de Raymond, dans les lettres de sa jeunesse, nous ne trouverions pas la trace de quelque événement....

Elle le regarda attentivement, puis baissa les yeux, profondément absorbée.

—Vous avez raison, dit-elle, après un silence. Je vais vous conduire dans son appartement.

XXI

Mme de Beaurand ouvrit la porte de la haute pièce sombre où Raymond était venu chercher la mort. Tout y est resté dans le même ordre; les meubles de chêne ciré luisaient sans un grain de poussière, les candélabres portaient leurs bougies, sur le bureau les objets familiers occupaient leur place ordinaire...... Benoist sentit son cœur se serrer avec violence lorsqu'il franchit le seuil de cette chambre funéraire; l'ombre de son ami lui semblait flotter au-dessus de sa tête, dans l'obscurité des panneaux du plafond cloisonné. Il entra cependant, suivant Estelle, qui s'était avancée de quelques pas vers la cheminée; elle s'arrêta les yeux fixés sur une lame du parquet, visiblement [...].

—C'est là que j'ai taché ma robe, dit-elle à voix basse. Ce sang devait à jamais rester sur moi, et Dieu sait que j'aurais donné tout le mien.....

Elle n'acheva point; réprimant son émotion, elle se dirigea vers une armoire et l'ouvrit avec une clef du petit trousseau qu'elle portait sur elle, elle y prit deux ou trois autres clefs qu'elle présenta à Benoist.

—Faites votre tâche, monsieur, lui dit-elle. Dans ce meuble et dans le bureau vous trouverez, je crois, tout ce qui pourra vous éclairer. Je vous remercie d'avance et je vous attendrai chez moi, là-haut.

—Vous me quittez? fit Théodore embarrassé en prenant les clefs. Pourtant votre présence aurait justifié....

Elle posa sur lui son beau regard tranquille et profond.

—Au point où nous en sommes, monsieur, dit-elle, les convenances ordinaires sont bien loin derrière nous, et nous ne pouvons plus guère nous en réclamer! Pensez donc! nous sommes ici, vous l'ami, moi la femme du mort, pour chercher dans sa vie passée une faiblesse, une erreur qui me permette de me laver aux yeux des hommes du crime dont je suis accusée! Et pourtant, Dieu m'en est témoin, je suis aussi respectueuse de la mémoire de Raymond que vous l'êtes vous-même....

Estelle fit de la main un geste triste et résigné en se dirigeant vers la porte.

—Pardon, dit Benoist, je ne puis pas ouvrir le bureau...., la clef ne tourne pas.

Elle revint, se pencha sur le meuble, et, avec un peu de difficulté, fit jouer le pêne; le tiroir s'ouvrit, dévoilant l'esprit d'ordre du mort dans le rangement méthodique des papiers et des objets qu'il contenait.

Comme elle se relevait avec un léger soupir, son regard tomba sur le cadre d'argent ciselé qui avait contenu son portrait. Vide, il occupait sa place ordinaire. Michel, en quittant l'hôtel pour entrer comme garde sur les terres de Beaurand, avait tout remis en place et transmis une consigne sévère au valet chargé de le remplacer. Estelle se rejeta un peu en arrière, presque effrayée.

—Mon portrait, dit-elle d'une voix altérée, qui a pris mon portrait?

Benoist ne répondit pas. Les débris calcinés du portrait oubliés pendant longtemps lui revenaient à la mémoire, et il tremblait à la pensée fugitive que peut être, après tout, il s'était trompé, peut-être Estelle n'était-elle pas innocente.... Ce ne fut qu'un éclair.

—Raymond avait mon portrait sur son bureau, il me l'a dit cent fois; nous avions acheté le cadre ensemble, rue de la Paix, en choisissant des bijoux, c'est moi qui le lui avais donné!.... Qui est-ce qui a pris mon portrait?

Elle regardait le jeune homme avec des yeux agrandis par l'inquiétude et on ne sait quelle mystérieuse angoisse. Il eut honte de lui-même et sentit qu'il devait parler.

—Avant de mourir, dit-il très bas, Raymond l'avait détruit, j'en ai retrouvé quelques débris dans le foyer....

—Monsieur! fit Estelle d'une voix étranglée en le regardant avec une expression suppliante, cela ne se peut pas!

—C'est la vérité, dit-il ému, comme s'il avait prononcé un arrêt de mort.

Elle porta à ses tempes ses deux mains glacées.

—Mon Dieu! fit-elle presque sans souffle, que lui avait-on dit? Quelle infamie a pu troubler son esprit pour qu'il m'ait infligé cet outrage à moi.... ah!

Elle s'appuya sur le dossier bas du fauteuil de bureau, chancelante; Théodore avança la main pour la soutenir, mais sans oser même l'effleurer. Elle attacha sur lui ses grands yeux noirs assombris par une amertume qui ressemblait à de la terreur.

—Dites, monsieur, qu'est-ce qu'on a bien pu lui écrire? Qu'avez-vous pensé, vous, depuis que vous ne croyez plus que c'est moi....

Il l'interrompit, navré jusqu'au fond de l'âme de l'entendre parler si simplement sans rancune et sans colère de l'outrage qu'il lui avait infligé.

—Madame, dit-il avec fermeté, depuis que j'ai les yeux ouverts, je crois que mon ami de Beaurand devait avoir perdu l'esprit, pour vous causer un si grand chagrin et un si grand dommage. Un coup de folie subite peut seul expliquer.... et excuser ses actions.

Estelle s'était un peu remise; elle jeta les yeux sur le tiroir entr'ouvert.

—Pauvre Raymond! dit-elle, soudain apaisée et comme consolée par les paroles qu'elle venait d'entendre; il y avait peut-être un secret dans sa vie.... Cherchez, monsieur; qui sait si nous ne devrons pas pleurer sur lui, quand nous connaîtrons la vérité!

Elle passa devant Théodore, le saluant d'un signe de tête royal, et sortit en fermant la porte sans bruit. Le jeune homme, qui l'avait suivie des yeux, soupira quand elle eut disparu: dans ses vêtements de laine noire, elle semblait avoir emporté toute la lumière de cette sombre chambre mortuaire.

Résolument, les dents serrées, avec une sorte de colère intérieure, il explora paquet après paquet, tiroir après tiroir; les plus minces enveloppes, les moindres coffrets furent interrogés avec une bien autre persistance d'attention que ne l'avait fait André Bolvin; la vie tout entière du malheureux reposait sous les yeux de son ami, devenu attentif et impersonnel comme un juge. Le jour baissait: Benoist alluma les bougies d'un candélabre et continua son travail; enfin, quand il se fut assuré que rien ne lui avait échappé, il referma soigneusement les meubles, après avoir tout remis en place, et reporta le candélabre sur la cheminée.

Ses yeux tombèrent alors sur le portrait du général, violemment éclairé et s'y attachèrent avec persistance.

Cent fois il avait vu cette toile, sans qu'elle lui offrît un intérêt particulier; en ce moment il y trouvait l'attrait mystérieux d'une énigme. C'était à cette image de son père que Raymond, sans doute, avait adressé son dernier regard, puisqu'on l'avait trouvé devant elle; que lui avait-il dit, cet homme, condamné à mort par lui-même? Était-ce un reproche, était-ce un pardon ou une prière qu'avaient exprimé ses lèvres avant de se clore pour toujours? Le portrait savait-il pourquoi le capitaine s'était tué? Aurait-il pu témoigner de l'innocence d'Estelle? Maintenant, il s'agissait bien de venger la mort du mari! Il fallait préserver de l'infamie l'honneur de la femme.

Benoist reprit le candélabre chargé de bougies et recula un peu pour mieux voir le portrait; il éprouvait une impression singulière, une sorte de fascination à regarder ces yeux noirs pleins de douceur et de volonté, ces traits bien dessinés dont le modelé viril n'excluait pas une certaine grâce; Raymond n'avait ni les yeux ni les cheveux du général et lui ressemblait pourtant, mais ce n'était pas la ressemblance entre le père et le fils qui frappait le jeune homme, c'était autre chose d'inexpliqué et d'inexplicable...... Lui aussi était mort en pleine fleur de vie, et nul ne savait quelle main l'avait frappé.

—Cet homme a dû être irrésistible, pensa Théodore en posant définitivement le candélabre à sa place; ce portrait possède un charme que je n'ai jamais rencontré ailleurs; autrefois il ne m'avait pas produit le même effet; c'est maintenant seulement que je comprends ce que voulait exprimer Mme Montelar en disant qu'il se faisait adorer de tout le monde...... Ce sont les yeux....

Ces yeux devaient poursuivre Benoist pendant bien longtemps, dans ses travaux et dans ses rêveries, ces yeux noirs profonds et doux, débordants d'énergie et de tendresse......

Il sortit de cette chambre, plein d'impressions étranges, presque superstitieuses, et monta l'escalier pour retrouver Estelle.

Elle l'attendait, calme en apparence, en réalité dévorée d'angoisses; en le voyant elle fit un geste interrogateur, si léger qu'il le vit à peine.

—Rien, absolument rien, dit-il.

Mme de Beaurand ne témoigna aucune surprise, mais le découragement se peignit sur son beau visage, que Benoist contemplait avec une émotion muette.

—Vous avez accompli une tâche très pénible, dit-elle; je ne saurais assez vous en remercier. Il faut renoncer à tout espoir.

—Ce n'est pas sûr, fit Benoist préoccupé. Connaissez-vous bien la vie du général de Beaurand?

—Très peu. Raymond l'aimait passionnément, mais il l'a perdu si jeune!

—Faites-vous raconter par Mme Montelar tout ce qu'elle pourra vous dire sur son frère; c'est peut-être ainsi que nous découvrirons quelque chose.

Il était resté debout, prêt à se retirer. Estelle s'approcha de lui pour lui parler à voix basse.

—Mon portrait, dit-elle, mon pauvre portrait.... Cela me fait une peine que je ne puis vous dire..... Je n'étais jamais retournée dans cette chambre.... non pas que j'en aie peur, je ne connais pas ces frayeurs puériles, mais je ne sais quoi me retenait..... Alors vous pensez que Raymond est mort en me maudissant?

—Non, fit Benoist pour ainsi dire malgré lui; je ne puis croire cela! Il vous connaissait, il vous appréciait.... on ne change pas ainsi d'opinion en une minute.

—Et pourtant il l'a déchiré, anéanti....

—C'était peut-être pour que personne ne le touchât après lui? suggéra Benoist au hasard.

L'explication n'était guère satisfaisante, pourtant elle apaisa un peu l'angoisse d'Estelle, qui en ce moment, brisée par une longue attente, était plus facile à convaincre. Elle tendit la main à son ex-ennemi, devenu son fidèle allié et le laissa partir sans autre adieu. Avant de retourner près de Mme Montelar, elle fut tentée d'aller à son tour interroger les tiroirs du bureau de Raymond..... A quoi bon? Benoist n'avait-il pas visité tout exactement? La confiance qu'elle avait en cet ennemi de la veille était aussi profonde qu'inexplicable; elle résolut de s'en fier à lui, absolument.

Benoist n'était pas moins épuisé par sa longue recherche; en humant l'air humide et froid du boulevard Saint-Germain, il entendait tinter dans sa tête des lambeaux de phrases, tantôt de la voix de Raymond, tantôt de celle d'Estelle; les yeux du général le poursuivaient au point que par deux fois il crut les voir dans des visages qui venaient à sa rencontre. Une troisième fois, il s'arrêta, sous un réverbère; une femme pauvrement mise, fanée, sans âge, portant des bouquets de violette dans un panier sous une porte, implorait silencieusement la pitié des passants par son regard noir et velouté, qui ressemblait à celui du portrait.

—Je suis hanté! pensa le jeune homme. Si cela devait continuer, je crois que, moi aussi, je finirais la cervelle malade!

XXII

Mme Montelar ne sortait plus; l'air vif du dehors brûlait ses organes devenus d'une sensibilité morbide; les médecins, interrogés, avaient conseillé de lui ménager à l'intérieur des appartements un air aussi pur, aussi fréquemment renouvelé que possible, sans l'exposer à la brutalité des temps d'hiver. Elle vivait dans une atmosphère factice, aussi bien au réel qu'au figuré, sa nièce ayant groupé autour d'elle, à force de soins et d'attentions délicates, un noyau de vieux habitués, d'antiques connaissances, qui pouvait à la rigueur lui donner l'illusion d'une société. La pauvre femme, de jour en jour plus affaiblie, n'en demandait pas davantage pour s'éteindre doucement et sans secousse.

Ces débris de ce qui avait été la fleur de la bonne compagnie parisienne ne témoignaient à Estelle ni froideur ni cordialité; ils l'acceptaient comme faisant partie de l'hôtel. Elle ne gênait en rien leur conversation et ne troublait pas leur whist; le thé ou la mousse légère du chocolat étaient très acceptables, servis par ses belles mains fines, et même, en la remerciant, on ne lui marchandait pas les sourires. Quelques hommes, de ceux qui, malgré leur âge, n'avaient pas abdiqué toute prétention, lui auraient volontiers fait un doigt de cour, si la fâcheuse légende n'avait jeté sur leurs aspirations une sorte de crêpe léger, un peu déconcertant.

Estelle savait que pas un de ces hommes aimables, pas une de ces femmes polies n'aurait pour elle un mot de bonté ou un mouvement de compassion, le jour où elle perdrait sa tante; elle savait que cette bande d'amis et d'amies, un peu gourmande, très égoïste, s'envolerait exactement comme une bande de moineaux, le jour où la table cesserait d'être mise; mais elle se gardait bien d'en rien dire à Mme Montelar. Au contraire, elle lui vantait, quand elle en trouvait l'occasion, la bonne grâce et l'esprit de ses hôtes, désireuse surtout de lui donner jusqu'à la fin toutes les illusions qui ne dépendaient que d'elle.

—Vous ne serez pas tout à fait seule après moi, mon enfant, lui dit un jour la vieille femme; je vous léguerai mes amis, qui vous aideront à en former d'autres, avant de disparaître eux-mêmes. Tout le monde n'est pas aussi méchant que ces pécores de Saint-Aubin. Voyez monsieur Benoist, n'avons-nous pas trouvé en lui un ami véritable?

—Et nous avons encore sa mère pour amie! dit Estelle pour complaire à sa tante.

—Sa mère? Il a donc une mère? Ah! oui, une brave femme qui s'occupe de sa vigne, je m'en souviens..... Il n'est pas de souche aristocratique, ce jeune Benoist, mais il est néanmoins très bien élevé. Il n'y a que Saint-Cyr, voyez-vous, pour vous dégourdir un garçon. Raymond l'avait en grande estime, très grande. Qu'est-ce qu'il fait maintenant? De la chimie, je crois? Il m'a parlé d'engrais. Au surplus, je n'y entends rien. Qui avons-nous à dîner, ce soir?

Estelle répondit à toutes les questions que lui fit ensuite Mme Montelar, mais son esprit était ailleurs. La façon dont la vieille dame venait de parler de Benoist avait gravement blessé une fibre dont elle avait jusqu'alors ignoré l'existence en elle-même; ce ton protecteur un peu dédaigneux, en parlant du vigneron et de sa mère, l'avait froissée autant que s'il se fût agi de sa propre personne. Jusqu'alors elle n'avait vu en Benoist que l'homme moral, jadis son juge, aujourd'hui son allié, toujours l'ami de Raymond; elle s'avisa tout à coup qu'il avait aussi une vie sociale, des occupations, des amis, des parents, auxquels elle n'avait jamais songé. Sans doute, Benoist est un [...] roturier et la chimie est une science moderne, [...]